



Monsieur JEAN CORABŒUF ;
Mademoiselle MADELINE CORABŒUF ;
Madame THEVENIN ;
Monsieur et Madame J. CORABŒUF ;
Monsieur le Docteur HENRI GUERRIER, à Paris ;

Monsieur LOUIS THEVENIN, Chef d'escadron d'Artillerie attaché au Ministère de la Guerre, Chevalier de la Légion d'honneur, Madame LOUIS THEVENIN et leurs enfants ;
Monsieur HENRI GANDON, Chef d'escadron de Gendarmerie, Chevalier de la Légion d'honneur, Madame HENRI GANDON et leurs enfants ;

Madame AUGUSTE BAUDRY et ses enfants ; Monsieur GEORGES SARTORIS, Professeur honoraire, et Madame GEORGES SARTORIS ; Madame ABEL SARTORIS ; Madame AMBROISE BAUDRY et ses enfants ;

Mademoiselle MARIE MERCIER ; Monsieur JULES MERCIER, Médecin militaire au Maroc ; Monsieur MAURICE MERCIER ; Monsieur HENRI MERCIER ;

Madame FÉLIX MITRY ; Monsieur FERDINAND MITRY, Notaire à Ancenis ; Madame FERDINAND MITRY et leurs enfants ; Madame F. MITRY et ses enfants ; Madame GUITARD et ses enfants ;

Monsieur THEVENIN, Colonel en retraite à Plombières-lès-Dijon, Madame THEVENIN et leurs enfants ;

Les Familles CLERGEAU, BRUNET, BAUDRY, FRADIN, FREYSSINGE, CORBEL, BENOISTON,

Ont l'honneur de vous faire part de la perte cruelle et irréparable qu'ils ont faite en la personne de

Madame Jean CORABŒUF

Née Antoinette-Marie-Louise THEVENIN

leur épouse, mère, fille, belle-fille, nièce, cousine germaine, petite nièce et cousine, décédée à Ballaigues (Jura Suisse), le 16 août 1912, munie des Sacraments de l'Eglise.

La Cérémonie funèbre a eu lieu à Vallorbe, près Ballaigues, et l'Inhumation à La Roche-sur-Yon (Vendée).

Priez pour Elle !

11, Rue Gouvion, La Roche-sur-Yon (Vendée)

16, Rue de la Grande-Chaumière, Paris

La Roche. — Imp. Roussin Frères.

Le travail ne manque pas, de nombreux portraits sont commandés à Jean Corabœuf : les enfants de la princesse Murat et le fils de Ferdinand de Lesseps viennent poser dans le nouvel atelier. L'année suivante c'est le tour du prince Poniatowski et de ses enfants. La ville de Beauvais achète à l'artiste tous les ouvrages gravés d'après Ingres pour les mettre dans les collections du musée.

Corabœuf pourrait savourer quelques années de gloire si le climat politique n'était pas aussi menaçant en Europe. Chacun s'efforçait de repousser de sombres pressentiments. Mais la réalité dépasse bientôt les craintes les plus pessimistes. Quand éclate la première guerre mondiale, tous les hommes valides sont mobilisés.

Durant quatre années va se poursuivre une hécatombe sans précédent. Le petit village de Pouillé-les-Coteaux voit partir au combat presque tous ses jeunes gens. Les deuils ne tardent pas à se succéder : plusieurs familles perdent un fils, et même quelquefois deux.

Au début de l'année 1918, la maison Corabœuf est frappée, elle aussi : le père, atteint de congestion cérébrale depuis la mi-janvier, décède le 8 février, âgé de 77 ans. Son fils qui est venu pour porter secours à sa mère et à sa soeur, passe les heures de veille à dessiner une ultime fois le visage paternel.

L'armistice du 11 novembre apporte enfin l'arrêt des combats. Mais le bilan du désastre est accablant, tant au point de vue des pertes financières que des pertes humaines : 1 400 000 morts, 2 800 000 blessés en France ; 27 % des hommes entre 18 et 27 ans ont été tués.

L'état français, qui veut rendre un hommage posthume à ses malheureux combattants, lance un concours national pour l'illustration d'un diplôme. Celui-ci serait remis à chaque commune, pour y transcrire les noms des Morts pour la France.

Toutes les communes de France vont remercier les poilus par la voix des enfants des écoles

Paris a fêté les vainqueurs. Mais les départements n'ont pu s'associer que trop loin de l'hommage rendu à nos soldats. Et la jeunesse de toutes les communes de France, qui n'a pu acclamer le défilé des héros, garde le désir de leur crier sa gratitude et sa joie.

Satisfaction va lui être donnée. L'Union des grandes associations françaises organise pour les 2 et 3 août 1919, une grande manifestation qui permettra au pays tout entier de fêter les libérateurs du territoire.

Ce seront les journées de la reconnaissance nationale aux soldats français. Ce sera, à la veille des vacances, l'hommage des enfants des écoles aux combattants de la Grande Guerre. Ce sera en ce jour anniversaire du 3 août, la fête des fils des vainqueurs.

Le dimanche 3 août, par toute la France, des salves d'artillerie, des sonneries de cloches salueront nos soldats glorieux. Des insignes seront distribués qui représenteront l'Arc de Triomphe, le casque du poilu, le poilu lui-même. Des allocutions seront prononcées par tous les maires et lecture sera faite des déclarations officielles prononcées à cette occasion la veille à Paris, par le Président de la République au nom de l'Etat, par le gouvernement, par le Maréchal Foch au nom de l'armée, par M. Lavis, par M. Deschanel et par M. Robelin, délégué général.

Dans chaque commune, un enfant des écoles récitera deux poèmes, de Jean Richepin et de Jean Aicard, à la gloire des défenseurs de notre sol. Et dans tous ces discours, dans tous ces poèmes se manifesteront l'impérissable reconnaissance du peuple français pour ses soldats victorieux et pour ses héros.

Enfin, dans toutes les mairies de France sera remis et apposé, avec une pieuse solennité, un diplôme dû au graveur Jean Coraboeuf, où seront inscrits les noms des braves tombés au champ d'honneur.

Ainsi toute la France, et particulièrement toute sa jeunesse s'unira dans un immense témoignage d'enthousiaste gratitude, qui ira tout à la fois aux morts et aux vivants, à tous les héroïques combattants français de la Grande Guerre.



C'est le graveur Jean Coraboeuf qui est retenu pour ce projet. En 1919 les diplômes sont distribués à toutes les communes françaises et l'affichage donne lieu à d'émouvantes cérémonies.

Pendant ces années sombres, la jeune Madeleine vit le plus souvent en Vendée, sauf durant la période d'été où elle rejoint son père à Pouillé-les-Coteaux. Elle traverse une adolescence agitée, compensant sa souffrance d'orpheline par une attitude rebelle. Un climat de guerre, il est vrai, ne contribue jamais à équilibrer les enfances perturbées.

Marie-Rose et son mari s'éloignent un peu de Pouillé car Pierre Viaud vient d'être nommé instituteur à Oudon. Jean Coraboeuf qui se plaint de maux divers et multiples s'attarde de plus en plus au pays natal, ne le quittant qu'après la Toussaint. Le 2 novembre 1920 il écrit à son fidèle correspondant Henri Lemasson : « ...J'ai le cauchemar de retourner à Paris, c'est ainsi depuis longtemps, je ne peux m'habituer à cette existence SEUL. J'ai eu ma fille pendant les vacances, cela m'a fait reprendre goût à l'existence... Ma mère se porte bien avec ses 75 ans, elle voit plus clair que moi ! »

En fait, le fils doit manquer légèrement de clairvoyance. Sa mère ne se portait sans doute pas aussi bien qu'elle le paraissait. La solitude due à son veuvage, aggravée par l'éloignement de sa fille et de son gendre, devait être bien lourde à porter. Deux mois après, elle décédait, le 18 janvier 1921.